le mieux est bien sûr de lire Christian Belin lui-même et toutes les communications qu'il a sollicitées. L'ensemble est vraiment d'une très haute tenue.

DANIEL MENAGER, *Paris X-Nanterre*

Notes

1. *L'École du silence. Le Sentiment des images au XVII^{ème} siècle*, Paris, Flammarion, 1994.
2. *Peinture et dévotion en Europe du nord à la fin du Moyen Age*, Paris : Flammarion, 1997.

Francesco Petrarca

L'opera latina : tradizione e fortuna, actes du XVI^e colloque international (Chianciano-Pienza, 19–22 juillet 2004)

Éd. Luisa Secchi Tarugi, « Quaderni della Rassegna », n° 46
Florence, Franco Cesati Editore, 2006, 772 pages

Parmi les nombreux ouvrages liés aux manifestations commémorant le septième centenaire de la naissance de Pétrarque, à côté du recueil *Petrarch and his Readers in the Renaissance* (éd. K.A.E. Enenkel et J. Papy, « Intersections » n° 6, Leyden : Brill, 2006), les actes du colloque consacré à l'œuvre latine de l'humaniste et du poète organisé à Chianciano et Pienza par Luisa Secchi Tarugi, et publiés par ses soins attentifs, méritent une attention toute particulière. Cet imposant volume en effet constitue à la fois une somme imposante sur la partie sinon la moins connue, du moins la plus diverse et la plus difficile d'une œuvre complexe, faite d'imitations et de références, mais aussi et plus généralement expression vivante d'une culture qui se révèle extraordinairement cohérente et qu'il serait oiseux de réduire à des composantes particulières. Pétrarque est d'abord un clerc, irréductible à la notion anachronique d'intellectuel (A. Romantchouk), dont l'activité lettrée se déploie dans tout l'espace de la *vacatio* et de l'*otium* : son œuvre, lieu d'affirmation du christianisme le plus exigeant, est aussi tout entière fondée sur une véritable passion pour une Antiquité qu'il cherche à comprendre, voire à restaurer, dans un effort permanent de synthèse mais aussi de justification ; il doit ainsi répondre à l'accusation de magie, liée à ses lectures classiques (B. Lavillatte). Les lettres, les *Epistole sine nomine* et les *Familiari* (dont G. Demerson et A. Piccardi étudient les emprunts et les citations), ne constituent pas seulement une œuvre parmi les autres, mais sont comme le lieu de condensation et de réflexion de la culture latine de Pétrarque dans son ensemble, témoignage des progrès conjoints d'une œuvre sans cesse reprise et de

la *persona* publique d'un grand lettré, mise en activité d'un réseau savant, première forme d'une véritable *res publica letteraria*, et en même temps réflexion incessante, parfois ironique et marquée d'humour (L. Szörényi) sur celles-ci, ordonnée selon une urgence et des hiérarchies que Pétrarque rappelle précisément : « *maius agitur negotium maiorque saluti quam eloquentiae cura est* » (*Fam.* XXII, 10, 5–6).

Le latin est ainsi la langue dans laquelle se déploie l'ensemble de la pensée de Pétrarque et sa « conversation », et de ce point de vue, on ne saurait assez insister sur les structures rhétoriques (voire simplement grammaticales) qui lui donnent ses ressources, définissant un sujet capable de poésie et de philosophie (S. Benassi). Le latin est aussi la langue de l'action diplomatique et politique (Ugo Dotti). C'est la langue latine qui garantit la gloire littéraire, autant qu'elle sert à une activité lettrée, stricto sensu, vouée principalement à la compilation, à la réécriture et au commentaire des textes antiques, dans l'ambition de comprendre et de faire renaître un monde disparu, une Rome idéale. C'est dans ce sens qu'il convient de comprendre le changement de nom du poète et l'attribution par lui de noms latins à ses amis et correspondants (K. Pajorin) et sans doute son adaptation en latin de la nouvelle de Griselda, prise du *Decamerone* de Boccace (M. Piccat). Durant les dernières années de sa vie, Pétrarque composa une biographie de César, le *De gestis Caesaris*, dans une intention ouvertement polémique en réponse à Jean de Hesdin, contre les Français descendants des anciens Gaulois (E. Fumagalli). Dans une *collatio* à Jean le Bon, Pétrarque feignait de ne pas savoir le français ; c'était pour lui un moyen de rappeler la différence de statut et de dignité entre les langues, opposant celle de Rome à celle des « barbares » selon un clivage qu'il ne cessa de reprendre et d'approfondir. Et ce n'est qu'en relation à cette œuvre latine et au latin que pourra s'apprécier véritablement l'œuvre « vulgaire » italienne, qui s'inscrit aussi dans un conflit pour la primauté culturelle entre une Italie non moins idéale et une France en voie d'unification.

Le programme du colloque lui-même proposait six axes de recherche sans les couvrir entièrement : la culture latine classique de Pétrarque, sa culture patristique et chrétienne, la poésie latine, l'œuvre philosophique, la relation de Pétrarque à l'histoire, la fortune de l'œuvre. Les 44 contributions, de nature très diverse, auraient sans doute pu être ordonnées de cette manière. L'ordre aléatoire dans lequel elles sont disposées a le mérite toutefois de faire apparaître les limites de ces catégories, qui n'incluent ni la rhétorique ni la politique ni la spiritualité en tant que telles ; le thème de la paix, si présent dans l'*Africa*, le *De viris illustribus* et le *De remediis* (N. Devyataykina) est-il seulement un ornement poétique ou l'argument d'un débat philosophique ? La réflexion sur la ruse, *dolus*, *perfidia* ou *fraus*, est quant à elle plus

qu'un thème littéraire, un véritable moyen de comprendre le monde et l'histoire (E. Karagiannis-Mazeaud). Toutes les contributions illustrent à leur manière la diversité des approches et des méthodes, et par contraste, le risque des interprétations d'ensemble vouées aux formules et aux généralités plus qu'aux synthèses. De ce point de vue, le Pétrarque latin, marqué par les difficultés d'une entreprise éditoriale collective, a été un point de cristallisation de toutes les tensions savantes idéologiques de l'université italienne pendant un demi-siècle (A. Colombo).

Pétrarque est un « *book hunter* ». Sa culture latine classique repose sur une relation privilégiée avec les grands textes, qui est de l'ordre de la fascination, celle du collectionneur de manuscrits, avant de se préciser en termes philologiques, qui font de lui un « humaniste » dont les manuscrits deviendront eux-mêmes des objets de collection. Le fameux Virgile, conservé à la Bibliothèque Ambrosienne (M. Petoletti), le Plin (H. Walter) et la *Topographia Hibernica* de Giraldus Cambrensis (E. Haywood), tous les deux conservés à la BnF, portent ses annotations et ses gloses, qui ont servi ensuite à des travaux d'érudition et nourri des compilations savantes et des œuvres morales qu'il est sans doute arbitraire d'opposer : d'un côté, le *De gestis Caesaris*, le *Rerum memorandarum liber*, où Pétrarque concentrait sa réflexion sur l'histoire, résultat selon lui des passions humaines (Ugo Dotti), mais qu'il mettait aussi au service d'une quête de la vérité par la découverte de soi ; ainsi l'interrogation historique sur les Sibylles conduit Pétrarque, de façon assez surprenante, vers Socrate (J.-C. Margolin) ; de l'autre, le *De vita solitaria*, qui évoque les Irlandais heureux (E. Haywood) ou le *De remediis*, dans lequel il adapte la notion de Fortune prise de Sénèque le rhéteur (M. Rivella). La relation à la culture patristique est du même ordre. L'œuvre de saint Ambroise a été objet d'une attention particulière de Pétrarque bien avant son séjour milanais de 1353, à l'occasion duquel il put consulter le *De vocatione* qu'il annota (M. Ballarini). Dans le *De otio religioso*, composé par Pétrarque pour son frère Gherardo, la culture latine et la culture chrétienne sont mises en confrontation : la première ne donne pas l'explication ultime de l'expérience humaine, qui est transcendante (F. Buzzì). Dans le *De ignorantia*, Pétrarque aborde la question scolaire de l'éternité du monde moins dans une perspective critique destinée à mettre en cause l'autorité d'Aristote en soi, et qui de ce point de vue devrait être qualifiée plus justement d'anti-scolastique, que pour déplacer la question épistémologique du savoir sur le plan moral (M. Laffranchi), qu'on ne saurait toutefois comprendre en termes simplement savants, détachés d'une finalité religieuse. « *Petrarcha an inter philosophos referendus* » se demandait au XVIII^e siècle le philosophe allemand Jacob Brucker. L'insertion de Pétrarque dans l'historiographie de la philosophie qui

prit forme à l'époque des Lumières fut difficile et réticente (G. Piaia), et en tout cas, elle reste problématique.

Les Anciens offraient les modèles de tout discours jusqu'au plus intime. Sur leur exemple, Pétrarque renouvela le genre de l'invective pour l'opposer au discours scolastique (B. Méniel), imposant dans un discours éthique une forme de personnalité absolue qui l'identifie entièrement aux valeurs culturelles qu'il défend. Outre un *Bucolicum carmen* (étudié en termes lexicographiques par B. Charlet-Mesdijan et pour l'iconographie de son bestiaire symbolique par A. Ceccarelli Pellegrino), Pétrarque composa à partir de 1338 une épopée, l'*Africa*, pièce centrale d'une carrière de lettré qui culmina sur le couronnement poétique de 1341, lui-même recrée d'après Stace. Le poème, resté inachevé en neuf livres, repose sur un argument tiré de Tite-Live et est amplement nourri de sources classiques, principalement Virgile et Lucain (J.-C. Ternaux). Ces emprunts eux-mêmes suivent une évolution, confirmant l'histoire complexe d'une élaboration en plusieurs phases (G. L. Masi). Le poème, centré autour de la figure de Scipion, héros antique et préfiguration des vertus chrétiennes, avait pour pendant la *Vie* de celui-ci, recueillie dans un *De viris illustribus*. Si Pétrarque imite, c'est pour créer une œuvre profondément originale par un subtil travail de *contaminatio* et de libre variation, dont les longues comparaisons homériques qui l'ornent (J.-L. Charlet) ou le plaidoyer de Carthage dans le chant VII (R. Lenoir) montrent toute l'ampleur, même si le résultat ne peut être véritablement lu et apprécié qu'en relation aux œuvres qui servent de référence à cette variation.

L'œuvre latine a été transmise par des manuscrits ; elle a été copiée et recopiée, ainsi le fragment de l'épître *Posteritati* conservé dans le *zibaldone* de Bartholomeo Sacchella (G. Polezzo Susto qui examine sa valeur philologique). Elle a été éditée et coexiste au XVI^e siècle avec l'œuvre vulgaire, mais selon une géographie et des publics différents. L'humaniste strasbourgeois Sébastien Brandt (1457–1521) joua un rôle de premier plan dans la réception de Pétrarque (M. Lentzen), en procurant en effet la grande édition princeps des *Opera omnia*, publiée à Bâle en 1496 (réimprimé la même année, puis à nouveau en 1554 et 1581), qui contenait aussi, en appendice de l'œuvre latine, le *canzoniere*. Brandt fut aussi à l'origine de la traduction allemande des *Remedia utriusque fortunae*, publiée en 1532. On pourra suivre ainsi tout à la fois à la fois une géographie de cette réception qui fait de Pétrarque un auteur européen¹, et une « chorographie » comparative des principales œuvres, reçues suivant les singularités des cultures nationales à la Renaissance, sous la forme de traductions, d'imitations ou de citations, voire de simples mentions ou même d'images, ainsi la présence de figures pétrarquienes dans la culture visuelle des emblèmes diffusée en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles (A. Maranini). Les relations étroites que

Pétrarque avait entretenues de son vivant avec les Pays-Bas expliquent une diffusion précoce de son œuvre et la mention de son nom dans plusieurs chroniques d'ordres religieux (G. Tournoy). A. De Francesco ajoute l'exemple peu connu de l'adaptation de la nouvelle de Griselda en vers hongrois, due à Pál Istvánfi et qui joua un rôle fondateur dans l'essor d'une littérature nationale en langue vernaculaire. En Espagne, le chef-d'œuvre de Fernando de Rojas, *La Celestina* (1499), était littéralement truffé de sentences prise de Pétrarque (G. Chiappini) ; le *De vita solitaria*, déjà traduit au XV^e siècle, fut l'objet d'une nouvelle version du Licenciado Peña (G. Mazzocchi, P. Perotti, A. Baldissera et A. Bresadola) et l'on traduisait encore la version latine donnée par Pétrarque des *Psalmi penitenciales* au tournant du XVI^e siècle (P. Pintacuda). En France enfin, le *De vita solitaria* semble avoir été une des pièces parmi d'autres dans un débat moral anti-aulique (F. Rouget), même si les rapprochements textuels sont trop peu probants pour en faire, pas plus que le *Secretum*, une véritable « source » de Montaigne ; c'est avec le poète italien que l'auteur des *Essais* entretient un dialogue explicite et fécond. Au XVII^e siècle, l'épître « *Posteritati* » fait l'objet d'une traduction qui reste anecdotique (S. Fabrizio-Costa). L'exemple du *Bucolicum carmen*, à travers le thème du *laurus* finement analysé par A. Ceccarelli Pellegrino, illustre à sa manière la réception à la fois réticente et discrète de l'œuvre latine de Pétrarque, une œuvre dévalorisée chez les poètes français du XVI^e siècle, et Du Bellay en particulier, en raison de l'enjeu accordé aux langues vernaculaires modernes. Cela n'empêche nullement ces mêmes poètes d'exploiter ingénieusement ses thèmes et ses ressources, de les assimiler et de leur donner une nouvelle prégnance dans l'usage littéraire qu'ils en font sur de nouveaux frais, à la manière de Pétrarque lui-même, imitateur des Anciens.

JEAN BALSAMO, *Université de Reims*

Notes

1. Cette perspective a été amplement développée dans le volume *Petrarca e l'unità della cultura europea*, actes du colloque, Varsovie, 2004, éd. M. Febbo & P. Salwa, Varsovie : Semper, 2005.